

FRANÇOIS DE CHATEAUBRIAND  
DELPHINE DE CUSTINE    CLAIRE DE DURAS

# L'AMANTE ET L'AMIE

Lettres inédites  
1804-1828

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR MARIE-BÉNÉDICTE DIETHELM  
ET BERNARD DEGOUT

PRÉFACE DE MARC FUMAROLI  
*de l'Académie française*

*nrf*

GALLIMARD



L'AMANTE ET L'AMIE



FRANÇOIS DE CHATEAUBRIAND

DELPHINE DE CUSTINE

CLAIRE DE DURAS

# L'AMANTE ET L'AMIE

LETTRES INÉDITES

1804-1828

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE

PAR MARIE-BÉNÉDICTE DIETHELM ET BERNARD DEGOUT

PRÉFACE DE MARC FUMAROLI

*de l'Académie française*

*nrf*

GALLIMARD



## PRÉFACE

*Les femmes n'ont rien que cette occupation infinie de leur cœur, là est toute leur œuvre, à laquelle les hommes — presque toujours autrement occupés — ne participent que par moments, pour l'intensifier et bientôt la ruiner, en gâcheurs, en dilettantes, ou pire encore, en usuriers du sentiment qu'ils sont. Les uns, les hommes, sont voués à produire, et la félicité que la femme leur procure ne fait que les enfoncer de façon si possible encore plus définitive, plus contraignante dans cette production à laquelle ils pensent devoir l'intensité gagnée dans l'amour ; ils s'éloignent, ne trouvant, eux, leur concentration que dans le travail ; c'est là qu'ils apprennent, qu'ils se lient, qu'ils s'acharnent ; de temps en temps, ils reviennent sur leurs pas, mi-distracts, mi-cupidés, ne distinguant plus guère, sauf en quelques moments de brigue, entre prise et méprise, alors qu'ils devraient cultiver le jardin toujours en attente, si souvent négligé ou saccagé, de l'amour. — Tels sont les uns. Les femmes n'ont rien que ce jardin, elles sont ce jardin, elles ne peuvent se mouvoir qu'en elles-mêmes, vivre l'existence et les saisons qu'au rythme de l'attente, de l'exaucement et de l'adieu.*

Rainer Maria Rilke,  
lettre à Ilse Blumenthal-Weiss, 29 décembre 1921  
(à propos de la traduction par le poète  
des *Lettres de la religieuse portugaise*),  
*Correspondance*, Seuil, 1976, p. 487.

### I

#### *Entre poésie et théologie : Chateaubriand, « Père de l'Église » ?*

Il est arrivé à Chateaubriand, dans un mouvement et un moment d'autodérision plus fréquents chez lui qu'on ne croit, de se quali-

fier de « Père de l'Église », dans une lettre à sa maîtresse Delphine de Custine<sup>1</sup>. N'était-il pas l'auteur d'un *Génie du christianisme* paru deux ans plus tôt, le jour de Pâques 1802, où un *Te Deum* à Notre-Dame célébrait la signature du Concordat entre la France révolutionnaire et l'Église romaine ? L'ambitieux ouvrage se proposait de répondre au philosophisme athée ou déiste qui avait eu raison de l'Ancien Régime et qui avait préparé le terrain à la Terreur jacobine.

Le revirement d'opinion avait commencé sans lui, dès le Directoire, mais l'immense retentissement de son livre paracheva le *revival* catholique français. Un tel succès de librairie avait porté l'auteur moderne au rang d'un saint Augustin, paladin au IV<sup>e</sup> siècle de la foi orthodoxe, vainqueur de l'hérésie donatiste et de l'hérésie pélagienne. C'est à ce titre de Défenseur de la foi que Lyon, lors du passage de Chateaubriand dans cette ville martyre du jacobinisme et de la férocité de Joseph Fouché, lui réserva une sorte de canonisation par acclamations durant la Semaine sainte de 1803. Émerveillé par cette réception glorieuse, il prolongea son séjour dans l'ancienne capitale des Gaules, où il ne comptait que faire halte, sur la route qui le conduisait à Rome, où il allait occuper les fonctions de premier secrétaire de la légation française près le Saint-Siège. C'était la récompense accordée par Bonaparte à l'auteur du *Génie*. Faveur d'autant plus honorable qu'il seconderait à Rome le nouvel ambassadeur et tout récent cardinal, l'oncle maternel du Premier consul, le frère de Letizia Bonaparte, l'archevêque de Lyon, Joseph Fesch.

Le rapprochement entre René et saint Augustin, Chateaubriand le suggérera encore, de façon moins directe, dans l'épisode napolitain des *Martyrs*, écrit quelques années plus tard. Le jeune Augustin y est représenté avant sa conversion, en compagnie du futur saint Jérôme et du personnage fictif d'Eudore, plongé dans les délices sensuels de Baïes<sup>2</sup>, mais aussi dans un « vague des passions » préfigurant celui de René, le héros du premier roman publié par Chateaubriand.

L'identification est pour le moins bancal ! Elle donne tout au moins la mesure du degré de « sécularisation » à laquelle la Révolution avait soumis la religion en France, sans laisser grande chance, malgré le Concordat, à un renversement de courant. C'était la première fois, depuis *Les Provinciales* de Pascal, qu'un laïc intervenait avec un tel aplomb dans la controverse religieuse, matière réservée

1. Lettre du 18 juin 1804, citée par Gaston Maugras et P. de Croze-Lemercier, *Delphine de Sabran, marquise de Custine*, Paris, Plon, 1912, p. 392.

2. Voir la lettre n° 120 de Chateaubriand à Claire de Duras du 14 juin 1822.



dans la religion romaine à la seule compétence du clergé savant. Pascal avait écrit son pamphlet antilaïque en s'appuyant sur le grand théologien professionnel qu'était Antoine Arnauld. Le livret était arnaldien, la musique pascalienne. Librettiste autant que musicien, Chateaubriand avait nourri son traité antiphilosophique d'une théologie hasardeuse picorée pour lui par sa maîtresse, Mme de Beaumont, et par son ami Joseph Joubert, lui-même un lettré laïc. Il avait recouru surtout à un argumentaire tiré de son propre fonds littéraire, artistique et moral, approprié au public lettré et laïc, masculin et féminin, auquel il s'adressait.

Signe des temps, cette contradiction apparente entre une œuvre apologétique écrite souvent sur le ton sévère ou véhément de l'éloquence sacrée du Grand Siècle et la personnalité laïque et les mœurs assez libres de l'orateur-poète ne nuisit pas, au contraire, au succès du livre. Elle ne cessa pourtant d'embarrasser Chateaubriand et de rendre difficile la coexistence entre le nouveau Père de l'Église que le *Génie du christianisme*, encadré par *Atala* et *René*, avait fait de lui aux yeux d'un vaste public et la vie sentimentale brûlante qu'on lui attribuait déjà. L'apologiste du christianisme tardif gênait le séducteur, et inversement. Il ne parvint à concilier ces deux visages que dans ses années de vieillesse, chez Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois.

La sécularisation du catholicisme amorcée par la France révolutionnaire était en marche. Même les résistances farouches qu'elle rencontrait la servaient. Ni le Concordat négocié et conclu par le Vatican avec un État régicide, ni le succès du *Génie du christianisme*, œuvre d'un laïc de mœurs peu catholiques, n'étaient comparables à la conversion de l'Empire romain au christianisme par Constantin, ou au traité *De Trinitate* de saint Augustin. L'évêque français restauré se garda bien d'assimiler le Premier consul à Constantin, préférant le qualifier de Cyrus ramenant les Hébreux dans leur patrie. Les *Confessions* d'Augustin ne cachent rien du persévérant trouble moral d'où la conversion l'a arraché, mais celle-ci, une fois intervenue, l'a fait sans tarder rompre avec sa concubine, mère de son fils Adéodat, entrer dans les ordres sacrés et sortir du monde païen et laïc. C'est en tant qu'évêque d'Hippone et grand théologien professionnel qu'Augustin mena ses combats contre l'hérésie.

Au contraire, s'il est vrai que le *Génie du christianisme* contribua, sous le Consulat, à la restauration religieuse souhaitée par Bonaparte, il est non moins vrai que l'apologiste, poète, romancier, essayiste improvisé théologien, résolument laïc et tout récemment converti, produisit sur le public ce puissant effet de mode par des

moyens de nature littéraire, essentiellement rhétorique, poétique et romanesque. Cet effet remporté par le *Génie* était d'abord un effet de stupeur. On n'avait plus guère parlé ni écrit de religion depuis la fête de la Fédération et sa liturgie civique. L'argumentaire théologique et philosophique échafaudé par Chateaubriand restait sommaire et peu convaincant.

C'était moins la pensée athée de Spinoza, de La Mettrie ou de Diderot qui était réfutée dans le *Génie* que la critique desséchante et stérilisante répandue au siècle précédent dans les âmes, y prévenant prématurément le développement naturel de l'enthousiasme et de l'imagination. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre avaient suscité un contre-courant de « sensibilité » qui avait électrisé les débuts de la Révolution, avant d'être glacé par le passage de la ferveur à la Terreur politiques. Il s'agissait en 1802 de renouer avec le courant libérateur interrompu en 1792, il fallait ranimer enthousiasme et imagination révolvés par l'État jacobin et depuis trop longtemps tenus en lisière par la raison et la critique des Lumières. À eux seuls, la littérature et les arts n'y suffiraient pas, si l'Église romaine, millénaire dispensatrice d'enthousiasme et d'imagination, n'était réintroduite en France, délivrée de l'anticléricalisme philosophique et associée à une Contre-Réforme littéraire et artistique en gestation.

Comme Fénelon, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand ne recula pas devant l'évidente nécessité, pour réussir ce retour à la nature et à la grâce, de mettre de son côté la passion amoureuse, la plus orageuse, la plus ardente, la plus dangereuse de toutes à l'état naturel, mais la plus susceptible aussi de se convertir en un sentiment sublime dans l'ordre chrétien de la vérité et de la grâce. C'était un parti redoutable, exposé plus que tout autre aux erreurs, aux malentendus, aux équivoques, à l'ironie des philosophes et des dévots. Il est remarquable que, prenant ce parti, Chateaubriand dessinait d'avance son propre itinéraire spirituel, depuis sa conversion de 1799, vite et pour longtemps troublée par les amours et l'ambition, jusqu'à la seconde conversion de 1832, œuvre de Mme Récamier, qui sut dompter l'indomptable, assagi il est vrai par l'âge.

Prévoyant ou observant la bacchanale furtive qui s'esquissait dès 1802, peu compatible avec la morale sévère affichée dans le livre qu'elle l'avait si bien aidé à mener à bien, la généreuse Pauline de Beaumont rongée de consommation se trouva cruellement endolorie par la première trahison de son amant et par la cour pressante qu'il fit, à la veille de son départ en Italie, à la splendide Delphine de Custine, toute prévenue en sa faveur. Pauline résolut d'aller le rejoindre,

coûte que coûte, et de mourir dans les bras de l'infidèle, à Rome. Elle y parvint juste à temps avant de s'éteindre. Sur son lit d'agonisante, elle arracha à son amant la promesse de renouer avec son épouse Céleste et d'honorer leur mariage religieux célébré en 1792. Elle voyait, dans cette liquidation d'une situation intenable, le meilleur bouclier de Chateaubriand contre la médisance, peut-être même une promesse de bonheur et un avenir stabilisé de couple légitime et de vie de famille. À son retour à Paris, en 1804, il obéit à la morte, il rappela Céleste et partagea désormais avec elle un domicile conjugal.

Il sut exploiter dextrement sa nouvelle conjugalité et les maladies psychosomatiques dont Céleste se servit pour retenir son mari auprès d'elle : autant d'alibis irréfutables qui le protégeaient contre tout accaparement excessif par amantes et amies. Il est vrai que ce voyageur en Amérique et cet exilé dans la province anglaise, un Émile sans précepteur débarqué récemment dans la civilisation renaissante à Paris, s'y était montré très vite manipulateur expert de la scène publique et de l'opinion européennes. Son génie poétique était aussi un génie politique et diplomatique. Du scabreux ou de l'incompatible, il sut faire du glorieux ou même du sacré. À Paris, il avait réussi, sous la direction affectueuse de Fontanes, un *best seller* sensationnel avec le *Génie du christianisme*. À Rome, il réussit l'exploit extraordinaire de faire oublier par la sainte Église romaine la position scandaleuse où l'arrivée de Pauline plaça le jeune diplomate, son amant de notoriété publique. Il mesura d'un coup d'œil napoléonien les forces dont il disposait pour renverser la situation du tout au tout. Rome se trouvait endettée à la fois envers la fille du comte de Montmorin — dernier ministre des Affaires étrangères du roi Très Chrétien, adversaire de la Constitution gallicane du clergé, et mort martyr avant son roi —, mais aussi envers Chateaubriand lui-même, restaurateur de la foi catholique romaine en France.

Rome, par ailleurs, ne pouvait nier ce qu'il y avait, de la part de Chateaubriand, de sublime et de chevaleresque à accueillir sans barguigner la grande dame amoureuse dans la capitale du catholicisme, à l'entourer de soins dévoués et à rendre possible sa conversion publique à la foi romaine, dans l'esprit missionnaire du *Génie du christianisme*. Le pape Pie VII et le Sacré Collège s'enquirent fréquemment de l'état de la santé de Pauline ; ils apprécièrent à leur juste prix l'abjuration obtenue par Chateaubriand de la « philosophe » Pauline et son retour *in extremis* dans le sein de l'Église. Cela rappelait la conversion de Christine de Suède, sous le pape Alexandre VII, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Encore se garda-t-on de mettre au crédit de Pauline la part

qu'elle avait prise à la composition du *Génie*, ce livre auquel l'Église romaine devait tant. Il avait fallu que son amant se frotât de théologie pour écrire le *Génie*. Ce fut à la hâte, et c'est elle, improvisée son assistante, qui réunit les matériaux. La jeune femme s'était rendue célèbre par son salon politique et littéraire, rival de celui de Mme de Staël, mais fermé plus tôt, dès 1791. Cette survivante de la Terreur, prématurément usée par la phtisie, avait été privée de son père et de toute sa famille par l'échafaud que sa santé chancelante lui épargna. Elle fut recueillie et soignée dans le foyer d'un voisin de campagne, l'exquis lettré qu'était Joseph Joubert. Rentrée à Paris sous le Directoire, elle avait entrouvert un salon, où le jeune Chateaubriand débarqué à Douvres fut accueilli sur la recommandation de Fontanes. Il s'y lia d'amitié avec Joubert, avec Molé, avec Mmes de Vintimille et de La Briche.

Pauline déclinante trouva dans l'amour du jeune Chateaubriand un sursaut de vie, de passion, de bonheur. Pour son amant composant le *Génie*, dans la retraite de Savigny qu'elle avait louée à cette fin, elle tournait les pages et copiait des Patrologies latines in-folio procurées et adressées par leur officieux ami commun, Joubert. Signe des temps : c'est dans un nid d'amour illicite que fut engendré le grand traité d'apologétique chrétienne conçu par Fontanes dès le retour de Chateaubriand à Paris. Cette *odor di femmina* ne cessera plus désormais d'accompagner la grande littérature catholique du XIX<sup>e</sup> siècle et du premier XX<sup>e</sup>, du laïc Balzac au laïc Claudel en passant par le sulfureux Barbey. Entre deux étreintes fiévreuses, Pauline choisissait des citations des Pères, accélérant ainsi la rédaction de l'ouvrage, qu'il fallait mener à bien et à temps, conformément à l'agenda fixé par Fontanes. Initié aux négociations secrètes, en vue du Concordat, entre le Premier consul et le légat de Pie VII, le cardinal Hercule Consalvi, Fontanes l'indéfectible ami, amant d'Elisa Bacciochi, sœur de Bonaparte, espion du couple René-Pauline dans les allées du pouvoir, en connaissait le calendrier. Le « retour au religieux » français passait par l'érotique, mais aussi par la politique et la diplomatie.

Sitôt obtenu le succès fabuleux du *Génie*, Chateaubriand, déjà sorti de l'anonymat depuis le succès d'*Atala*, connut la gloire. Pauline, parvenue aux derniers degrés de sa maladie, comprit que son temps était passé, et que le jeune et ardent apologiste du christianisme n'avait plus désormais qu'à choisir parmi les lectrices et admiratrices qu'il avait édifiées et qui étaient prêtes en retour à lui tomber dans les bras. Avant même de gagner Rome, le nouveau premier secrétaire de légation avait attiré l'attention de Delphine de Custine, qu'il avait croisée dès 1792 dans le grand

monde parisien. Il fut aussi invité par la merveilleuse et fantasque Natalie de Noailles, l'héritière du fameux château et parc de Méréville. Il s'était juré de la revoir au plus tôt. À son retour de Rome il dut satisfaire à un extraordinaire caprice de Natalie, rien de moins qu'une longue circumnavigation en Méditerranée, épreuve à remporter avant de connaître, à leur rendez-vous de Grenade, des « jours de séduction, d'enchantement et de délire ». Il était difficile de « séculariser » davantage, à peu de temps de la parution du *Génie*, dont l'« utilité » consistait essentiellement à susciter un « réveil du religieux ». L'épreuve amoureuse se dissimulait sous le voile du pèlerinage aux Lieux saints ! Il faudra attendre quelque temps encore (1808) pour que la cousine de Natalie, la duchesse de Duras, croisée à Méréville, se lie à son tour avec Chateaubriand d'une étroite amitié, amoureuse seulement du côté de Claire.

Généreuse, sentant la mort venir, Pauline prévint de loin la bacchanale mondaine qui suivrait le succès du *Génie*, fort peu compatible avec la position très exposée de son inflammable amant, promu Père et Défenseur laïc de l'Église et de surcroît peu doué pour l'hypocrisie. Pour éviter le pire, elle paria sur l'épouse légitime oubliée de celui qu'elle appelait le « *Sauvage* ». L'époux et l'épouse retrouvée se donneraient un foyer stable où le grand écrivain puisse poursuivre son œuvre et discipliner ses emportements. Trop heureuse d'avoir regagné sa position légitime, Céleste serait assez intelligente pour veiller au grain du ménage et de la réputation de son mari, sans trop cabrer celui-ci ni attendre de lui autre chose que respect et estime. L'épouse rejointe espéra, au début, comme l'a écrit Delphine de Custine jalouse, s'attacher François-René en devenant mère. Il lui fit comprendre que c'était exclu, et elle se le tint pour dit. Il semble bien que, pour lui, sa destinée de poète de la parole et de l'action excluait aussi radicalement la paternité que la chasteté du prêtre ou du moine.

Réintégrer le *Sauvage*, revenant après sept ans d'absence « au désert » dans un Paris qu'il avait peu fréquenté auparavant, mais qui renouait avec la sociabilité, c'était un ouvrage de longue haleine. Encore fallait-il lui faire découvrir la juste mesure. Il importait à Pauline que ne s'altérât pas son naturel de « noble sauvage », au sens de Rousseau, oiseau rare deviné par les femmes éprouvées comme elle-même ou par les poètes comme Fontanes. C'est ce naturel qui le rendait si virilement séduisant, si spontanément galant, si largement généreux, si grandement imagiatif. Ce naturel unique faisait sa supériorité et annonçait

son génie. Ce n'était pas par hasard qu'il avait été au-devant des derniers « nobles sauvages », les « Peaux-Rouges » d'Amérique du Nord. Pour autant, il n'avait pu devenir l'un d'entre eux. Il avait regagné les « anciens parapets » de l'Europe. Parmi les Indiens Natchez, certains avaient reconnu un frère de cœur et d'âme, tout en devinant en lui quelque chose d'inconnu ; d'autres l'avaient trouvé inquiétant, peut-être dangereux, un espion des « Blancs ». Victime de ce malentendu, René, le double fictif de Chateaubriand, héros du roman portant ce titre et de l'épopée en prose intitulée *Les Natchez*, finira assassiné par les Indiens auxquels il avait voulu s'identifier, mais en vain, car on n'est pas impunément chrétien tardif et transportant partout en soi le « mal du siècle ». Ces Anciens du Nouveau Monde avaient-ils tort ? René avait en effet, dans le « désert » américain, importé d'Europe et de ses « peuples avancés dans la civilisation » le poison du « vague des passions », un désenchantement prématuré et blasé de jeune vieillard. Il avait connu, avant l'heure, et dans un autre désert, celui de Combourg, des exaltations enivrantes, à la fois naïves aux yeux de la raison philosophique et coupables aux yeux de la religion chrétienne. Androgyne moral, René, le personnage comme l'auteur, était à la fois l'être le plus irrésistible pour une femme du monde difficile en amour, et le plus redoutable et retors des objets d'amour qu'elle pût choisir. À son sujet, la duchesse d'Arenberg écrivit à Delphine de Custine : « [...] je vois qu'il n'est vraiment pas bon à aimer<sup>1</sup>. » Plus conventionnelle, Mme de La Tour du Pin écrivait à Claire de Duras : « Un moraliste, un homme qui a écrit un livre que ses prosélytes veulent mettre sur le même rang d'utilité avec *L'Imitation de Jésus-Christ* [...] a dû renoncer à toutes les vanités, à tous les éloges, et s'il est autrement, je ne conçois pas qu'il inspire des sentiments si passionnés<sup>2</sup>. » Et cependant, aucune des femmes amoureuses de ce génie combustible, qui croyait au feu de l'Enfer et au concert des anges, ne rompit avec lui, malgré toutes les déceptions qu'il leur fit endurer.

Morte, Pauline bénéficia d'un superbe convoi funèbre suivi par une foule recueillie. Ses obsèques dans l'église Saint-Louis-des-Français prirent des allures de canonisation posthume, que Chateaubriand éploré compléta par l'apposition, au-dessus de la

1. Lettre de la duchesse d'Arenberg à Delphine de Custine, Paris, 4 novembre 1805, dans Maurice Levailant, « Chateaubriand et Madame de Custine. Documents inédits », *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> janvier 1938, p. 178.

2. Citée dans Gabriel Pailhès, *La Duchesse de Duras et Chateaubriand, d'après des documents inédits*, Paris, Perrin, 1910, p. 68.

tombe, dans une chapelle de l'église, d'un bas-relief et d'une inscription dans le marbre à la mémoire de la grande dame. Cette sainte fin de vie de son amante rejaillit amplement sur sa propre gloire de « Père de l'Église ».

À ce chef-d'œuvre de diplomatie morale et religieuse dont Chateaubriand fut le principal stratège, collaborèrent le charitable et indulgent abbé de Bonnevie, confesseur de la mourante à qui il administra les derniers sacrements, et Bertin l'Aîné, ami du couple, fondateur du *Journal des débats* et envoyé en exil à Rome par le Premier consul. Bien malgré lui, le cardinal ambassadeur Joseph Fesch dut laisser faire. D'emblée prévenu contre ce Chrysostome d'un genre nouveau qu'on lui avait imposé comme premier secrétaire, le cardinal, pris par surprise, se trouva hors d'état d'empêcher ces momeries. L'oncle de Napoléon se dispensa d'en prendre la tête, faute de pouvoir sur-le-champ déromper le tout-puissant Premier consul, son neveu, sur la duplicité politique du trop célèbre écrivain qui par ailleurs faisait ombrage à son supérieur hiérarchique.

Chateaubriand assura l'avenir de cette cérémonie des adieux au soleil de Rome dans les deux longs récits de la fin édifiante de Pauline, adressés au beau-frère de la malheureuse, le comte de La Luzerne (novembre 1803), et dans la splendide oraison funèbre qu'il lui a consacrée dans les *Mémoires d'outre-tombe*, autant de témoignages, avec le bas-relief de Saint-Louis-des-Français, qui ont achevé de faire entrer à jamais l'amoureuse collaboratrice du *Génie du christianisme* dans le martyrologe de l'Église romaine. Seule Mme Récamier, la chaste Muse des *Mémoires*, aurait eu droit à une canonisation littéraire comparable, si elle n'avait pas exigé qu'il retirât du manuscrit autorisé le livre entier d'hommage qu'il avait prévu pour elle. Mme de Duras et Mme de Custine n'ont droit qu'à une brève mention sans faste sur leur pierre tombale dans le vaste parc funéraire des *Mémoires*.

Les femmes firent beaucoup pour le succès du *Génie*, comme elles l'avaient fait autrefois pour *La Nouvelle Héloïse* et, dès 1801, pour *Atala*. L'apologétique chrétienne de Chateaubriand avait toutes les séductions du roman d'amour contrarié et ses lectrices du grand monde s'éprirent nombreuses de l'auteur. Delphine de Custine, lectrice idolâtre de celui qu'elle appelait tout court « le Génie », puis amante déconcertée par l'homme qu'elle n'avait pas aperçu d'abord derrière son livre, lui écrivait en décembre 1807 : « Je vous croyais, au moins par le cœur, l'homme de votre ouvrage, et si je mérite les reproches que vous m'adressez, c'est à vous qu'il faut s'en prendre. J'ai pris à la lettre tout ce que vous avez écrit,

et souvent, c'est dans votre ouvrage même que j'ai cherché la force de vous résister<sup>1</sup>, »

Docteur de l'Église, saint Augustin n'avait eu pour âme sœur, dans son acheminement à la foi, que sa vénérée mère, Monique. C'est en compagnie de Monique qu'il avait connu l'extase d'Ostie. Chateaubriand, une fois acquis le succès du *Génie*, et une fois atténué le deuil de Pauline de Beaumont, l'amante à qui ce livre devait tant, se retrouva couvert de femmes. Il se garda bien de repousser les avances ou de négliger la conquête des plus superbes beautés du moment, tour à tour puis ensemble, commençant par Delphine de Custine et poursuivant par Natalie de Noailles. Il avouera tardivement sa faiblesse dans ses *Mémoires*, au livre XV :

« Voici une prodigieuse misère : trente-cinq ans se sont écoulés depuis la date de ces événements. Mon chagrin ne se flattait-il pas, en ces jours lointains, que le lien qui venait de se rompre serait mon dernier lien ? Et pourtant, que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher ! [...] dans nos infirmités volages, pour exprimer nos affections récentes, nous ne pouvons employer que des mots déjà usés par nous dans nos anciens attachements. Il est cependant des paroles qui ne devraient servir qu'une fois : on les profane en les répétant. Nos amitiés trahies et délaissées nous reprochent les nouvelles sociétés où nous sommes engagés [...] notre vie est une perpétuelle rougeur, parce qu'elle est une faute continuelle<sup>2</sup>. »

Telle fut cependant la magie profane du *Génie* que la même religion que prêchait l'auteur pouvait le faire désirer lui-même par ses lectrices. Laïc et marié, Chateaubriand, grand prédicateur catholique, ne se croyait tenu ni à la sainteté ni à la chasteté, dont il n'avait pas fait vœu. « De la gloire pour me faire aimer »<sup>3</sup>, telle aura été la finalité principale, mais inavouée, de son pèlerinage à Jérusalem ; tel sera le bénéfice collatéral de sa carrière littéraire et de sa carrière politique. De toutes les femmes acquises à l'auteur du *Génie*, seules Mme de Duras, l'Amie, peut-être Mme de Chateaubriand, l'Épouse, et Mme Récamier, la Muse, parcoururent avec lui tout le cycle moral du chrétien dans le monde, tel que l'apologiste l'avait dessiné, depuis les égarements et rechutes de jeunesse jusqu'à la préparation à la bonne mort. Aussi échappèrent-elles à l'impasse païenne du désespoir d'Ariane ou de la

1. Lettre n° 46 du 17 décembre 1807.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, livre XV, chap. 7, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, La Pochothèque, 2003, t. 1, p. 717.

3. Passage retranché de l'édition originale des *Mémoires* et révélé par Sainte-Beuve.



folie des Bacchantes où s'enferrèrent Delphine de Custine et Natalie de Noailles, incapables de la difficile casuistique exigée d'elles pour surmonter les contradictions entre la morale sévère prêchée dans le *Génie* et la conduite amoureuse du prestigieux prédicateur défroqué. Cet Éros ardent et impénitent dont la vocation naturelle de poète ne pouvait se passer pour produire, et même pour produire une œuvre retentissante d'apologiste catholique, était difficile à concilier avec ce que Delphine de Custine appelait sa « position » de Père de l'Église laïc, marié religieusement. Lorsqu'il chercha à se dégager des chaînes illégitimes, faute de mieux, par lesquelles Delphine aurait voulu se l'attacher à jamais, il se démasqua en se donnant cette justification peu théologienne, recopiée dans l'une de ses lettres par son adoratrice : « J'embrasse ma destinée, je m'y sou mets, je ne veux point lier votre sort plus intimement au mien<sup>1</sup>. » Ce que Delphine qualifie de « belle phrase » avec le dernier douloureux mépris, est en fait une traduction en prose du fameux vers d'Oreste dans l'*Andromaque* de Racine :

*Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne<sup>2</sup>.*

Par sa « destinée », Chateaubriand entendait sa vocation de poète pour ainsi dire « amphibie », à la fois païen et chrétien, charnel et spirituel, comme le serait sa vocation politique, à la fois légitimiste et libérale. À quoi l'amante avait déjà répondu à Chateaubriand, le 28 octobre 1807, dans le langage d'Hermione :

« Vous dites que vous ne voulez pas associer mon sort au vôtre. Mais cela n'est plus en votre puissance. Vous m'avez laissée vous consacrer toute mon âme depuis plusieurs années. Je n'ai pas eu une pensée, une joie, une douleur qui ne me vienne de vous ou ne vous ait pour objet. Et maintenant que rien n'est changé pour nous, que votre position est la même, un beau matin vous trouvez qu'il serait plus commode que je vous oublie, et très amicalement vous m'y engagez en me protestant toutefois que vous n'êtes point changé. Tout cela est inexplicable d'un cœur comme le vôtre. Si vous étiez comme un être ordinaire, on comprendrait cette conduite mais avec une âme élevée, on ne peut se plaire dans la douleur d'un autre lorsqu'on peut, à son gré, dispenser le bonheur ou le malheur et que d'un regard, d'une caresse on a su si souvent faire oublier et oublier soi-même les misères de ce monde<sup>3</sup> ! »

1. Lettre n° 47 de Delphine de Custine à Chateaubriand, 7 janvier 1808.

2. *Andromaque*, acte I, sc. 1.

3. Lettre n° 44 de Delphine de Custine à Chateaubriand, 28 novembre 1807.

Chateaubriand a été pour Delphine un supplice de Tantale ininterrompu, le désir d'un bonheur à deux dont il était le seul à pouvoir la rassasier, et qu'il ne voulait pas rassasier. « Je désirais, lui écrivait-elle le 6 août 1808, une vie obscure et solitaire passée près de vous<sup>1</sup> ! » Et pour lui, elle aura été la tentation la plus redoutable, celle de sacrifier sa « destinée » à une solitude voluptueuse à deux, à l'écart de l'Église et de la société civile, c'est-à-dire à la stérilité littéraire et à la désertion politique. Le personnage de la druidesse Velléda, dans *Les Martyrs*, a été inspiré à Chateaubriand par Natalie de Noailles mais également par l'ardeur de bacchante dont était possédée Delphine de Custine. La violente passion qui, dans le roman, attire l'un vers l'autre la païenne celte Velléda et le Grec Eudore, officier chrétien dans l'armée romaine, se dénoue par une étreinte réciproque, viol du serment de virginité de la prêtresse païenne, aussitôt suivie de son suicide ; trahison de son devoir militaire et de sa foi chrétienne par l'officier romain, qui s'oblige à l'aveu public et à la démission de l'armée. Allégorie romanesque de la liaison tourmentée entre l'auteur des *Martyrs* et la châtelaine de Fervaques, combat farouche entre la vocation de l'un et la soif de bonheur charnel de l'autre.

Cet épisode capital des *Martyrs* a été esquissé à Fervaques, et soumis oralement, dans ses premiers états, à Delphine et à ses hôtes, Chénédollé, Astolphe et le précepteur de celui-ci, Berstoecher<sup>2</sup>. Les lettres inédites de Delphine à Chateaubriand (1804-1809) qu'on trouvera publiées pour la première fois dans ce volume de la *Correspondance* sont à lire parallèlement aux paroles que Chateaubriand, au livre IX des *Martyrs*, prête à Velléda, s'adressant à Eudore, avec le même feu lyrique terrible, « au-delà du bien et du mal », dont l'auteur de *René* a fait sa note de poète la plus personnelle.

Le portrait en buste de la fictive Velléda, tracé par Eudore, répond à ce que nous savons des traits et du caractère de la réelle beauté de sang royal propre à Delphine : « La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds qui flottaient épars<sup>3</sup> », ou encore, ce portrait en

1. Lettre n° 56 de Delphine de Custine à Chateaubriand, 6 août 1808.

2. « Il a écrit à Fervaques le chant de Velléda dans ses *Martyrs* ; il nous en lisait tous les soirs quelques passages, et sa simplicité était telle alors qu'il travaillait pendant des heures à changer ce que blâmait un enfant comme moi » (Astolphe de Custine à Édouard de La Grange, 22 octobre 1818, dans *Lettres inédites au marquis de La Grange, publiées par le comte de Luppé*, Paris, Les Presses françaises, 1925, p. 73).

3. *Les Martyrs*, livre IX, dans *Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1969, t. II, p. 253.

ped : « Elle avait, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard était prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étaient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses ; il y avait dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art<sup>1</sup>. »

Eudore la peint encore en tableau de genre, jouant pour lui de la guitare (instrument favori de Delphine), allégorie, « rock » avant la lettre, de la fascination que pouvait exercer Delphine, musicienne et amoureuse désespérée de Chateaubriand :

« Telles étaient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avaient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçait le désordre de son esprit : elle portait un collier de baies d'églantiers, sa guitare était suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie ; un voile blanc jeté sur sa tête descendait jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle et les yeux fatigués de pleurs, elle était encore d'une beauté frappante. On l'apercevait derrière un buisson à peu près dépouillé : ainsi le poète représente l'ombre de Didon, se montrant à travers un bois de myrte comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage. [...] « Si tu m'avais aimée, disait Velléda, avec quels délices nous aurions parcouru ces champs ! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces.<sup>2</sup> » La description par Eudore du château armoricain, où, pendant un temps, il a retenu aux arrêts la druidesse et son père, est une transposition fantasmagorique et « gothique » de Fervaques, en surimpression de Combourg. L'officier romain y croisait sans cesse dans les couloirs, pendant ses séjours auprès de Delphine, une Delphine-Velléda parisienne, atteinte, comme la « sauvage » druidesse du roman, par la « maladie sacrée » de la passion rebutée :

« Je la rencontrais se promenant seule, avec un air de joie, dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisaient au haut de la forteresse ; elle se multipliait sur mes pas et quand je la croyais auprès de son père, elle se montrait tout à coup, au fond d'un corridor obscur, comme une apparition<sup>3</sup>. »

1. *Ibid.*, livre X, p. 260.

2. *Ibid.*, pp. 265-267.

3. *Ibid.*, p. 260.

Les défenses chrétiennes d'Eudore ont cédé, une seule et tragique fois, à la persévérante sorcellerie enjôleuse de la sublime druidesse vierge. Pour lui, remords, repentir et *vita nuova* amoureuse et religieuse suivront la faute, et il ira jusqu'au martyr. Pour son *alter ego*, l'auteur du *Génie*, un revirement aussi radical n'était pas envisageable. Il s'est borné, dans ses *Mémoires*, à regretter ses faiblesses, sans chercher à expliquer trop avant « l'inexplicable cœur » dont Delphine lui avait reproché si souvent les contradictions. Il reprendra dans ses *Mémoires* l'argument, souvent mis en avant dans sa correspondance avec Delphine, de sa vocation laïque d'écrivain et de poète, vivant dans le monde, et non du monde, compatible avec une conjugalité « blanche », mais incompatible avec une seconde conjugalité pourpre.

## II

### *Mélancolie et Génie : Les Illuminations du poète*

On connaît Chateaubriand politique et diplomate, Chateaubriand historien, Chateaubriand voyageur et diplomate, Chateaubriand coureur de femmes, mais Chateaubriand poète, le successeur de Rousseau, le grand ancêtre de Baudelaire et de Rimbaud, passe souvent inaperçu et reste méconnu. La poésie du siècle des Lumières, comme sa philosophie, s'était soustraite à l'anxiété, et avait poursuivi, tout en guettant le bonheur qui se montre rarement, l'apaisement souriant des passions trop vives pour s'accorder au moins à une agréable sociabilité. Théoricien du « vague des passions », Chateaubriand poète renoue avec l'anthropologie médicale qui, depuis l'Antiquité, a tenu les tempéraments mélancoliques, dont l'excès contagieux de bile noire dérègle l'esprit, pour des candidats à la folie furieuse. À moins que, tout voué qu'il soit à la grande souffrance morale, le mélancolique ne bénéficie par intermittence, en dehors du temps, d'un brûlage de son humeur froide transformant celle-ci en lumière ardente : son esprit en est *illuminé*, et dans ces moments de grâce, cher payés par ailleurs, il voit, il pense, il crée, il écrit, il agit avec génie, dans l'espace transcendant du sublime. Deux textes grecs retrouvés à la Renaissance, tous deux d'auteur inconnu, le *Problème XXX* du Pseudo-Aristote et le *Traité du sublime* du Pseudo-Longin, articulent à l'anthropologie des tempéraments une nosologie de la folie et du génie, et une typologie du génie poétique et de la création de chefs-d'œuvre